

INTRODUCTION

**LA SCIENCE MÉDIÉVALE
À L'ÉPREUVE DE L'IMAGINAIRE**

Ursula BÄHLER, Alain CORBELLARI et Valérie CANGEMI

« Le savant dans les lettres » : ce titre donné au colloque des « Modernités médiévales » qui s'est déroulé à Lausanne du 21 au 23 octobre 2010 était volontairement polyvalent : allait-il être question des médiévistes qui écrivent des fictions médiévales ou ayant un rapport plus ou moins direct avec le Moyen Âge, des auteurs de livres dits de vulgarisation destinés au grand public, des écrivains qui commettent des fictions médiévales en se faisant pour cela plus ou moins savants, plus ou moins médiévistes, plus ou moins philologues, ou encore à des savants qui écrivent des livres scientifiques dans lesquels *nous* voyons une part de fiction ? L'appel à communications était ouvert et, bien heureusement, tous ces cas de figure se sont présentés, illustrant même plusieurs options transversales difficilement classables. Nous pouvons ainsi offrir aujourd'hui au public un bouquet d'articles reflétant à la fois l'extrême diversité des débats menés et leur unité profonde, puisque c'est, en fin de compte, toujours autour des limites respectives de la science et de l'imagination que nous avons tourné.

Les érudits ne sont pas seulement ceux qui « font avancer la science » en laissant à d'autres le soin de populariser les « arides » matières sur lesquelles ils travaillent. Ils ont été, et ils sont encore, dans bien des cas, les artisans de la réémergence de larges pans de la culture mondiale dans l'imaginaire du grand public. N'en déplaise à certains anti-intellectualistes aux idées courtes, l'érudition n'est pas toujours l'ennemie du plaisir esthétique et, dans le cas du Moyen Âge, en particulier, le rôle joué par nombre d'universitaires et d'érudits dans la réapparition de la civilisation et de la littérature médiévales à l'horizon de notre quotidien est considérable.

De fait, si les études consacrées à l'histoire de la philologie médiévale, ainsi que celles liées à la réception du Moyen Âge dans la modernité sont aujourd'hui florissantes, les travaux tentant d'articuler ces deux domaines de recherches restent peu nombreux. Il est assurément important d'éclairer des pans de l'histoire de nos disciplines dont l'impact serait resté confiné à des cercles étroits, ou, à l'inverse, d'expliquer comment, à l'aide d'informations de deuxième ou de troisième main, des non-spécialistes ont réinventé une culture médiévale à leur usage, mais on s'est moins penché sur le fait que, chez les mêmes hommes ont pu cohabiter l'ambition de servir et d'illustrer la science et celle de profiter de leurs compétences pour toucher un public plus large que celui de leurs pairs. La poursuite de ce double but n'a pas toujours été sans dangers : des érudits ont pu être tentés de renier les principes théoriques en vigueur dans leurs disciplines, tandis que d'autres faisaient de vains efforts pour dépasser la confidentialité de leurs recherches, ce qui, dans les deux cas, au demeurant, ne rend pas forcément leur exemple moins intéressant.

À l'exception partielle de Myriam White-Le Goff, qui a choisi d'interroger des corpus plus vastes, nous offrant ainsi des outils de compréhension de ce qui a pu motiver nos « savants », les participants de ce recueil ont préféré privilégier une optique monographique, convenant bien à la singularité souvent irréductible des auteurs étudiés. Bien sûr, l'idée même d'être exhaustif en la matière ne fait pas sens, et la tentation de tirer certains médiévistes vers la littérature ou certains écrivains vers l'érudition est potentiellement infinie ; la déception qu'éprouveront certains à ne pas voir évoqué tel ou tel de leurs auteurs fétiches est ainsi inévitable et nous sommes les premiers à regretter de n'avoir pu évoquer ici ni Charles-Albert Cingria, ni Georges Bataille ni Pierre Michon, pour ne citer que des noms d'écrivains « érudisants » qui nous viennent immédiatement à l'esprit. L'absence de Tolkien est, par contre, tout à fait assumée : le père tutélaire de l'*heroic fantasy* a été si abondamment glosé dans les cercles « médiévalistes » que nous avons jugé préférable ici de faire place à des auteurs un peu moins universellement connus. Il n'en reste pas moins que la grande ombre de Tolkien plane sur notre recueil comme l'incarnation sans doute la plus parfaite d'une érudition médiévale transfigurée par l'écriture jusqu'à créer un monde, un véritable nouveau continent qui, étant donné la place centrale qu'il tient dans l'imaginaire moderne, mérite bien son nom de « Terre du Milieu ».

Il est logique, dans ces circonstances, que nous ayons choisi de donner la parole à des praticiens, c'est-à-dire à des érudits ayant eux-mêmes fait œuvre de littérature. Le présent recueil s'ouvre et se ferme donc sur les présentations que deux éminents médiévistes nous ont offert de leur propre activité littéraire : Michel Zink tout d'abord, auteur à ce jour de quatre romans, était bien placé

pour présenter ceux-ci dans une perspective plus vaste puisque son activité de professeur au Collège de France l'a prédisposé à réfléchir au cas de ses illustres prédécesseurs, au rang desquels il faut au moins citer Gaston Paris et Joseph Bédier, qui, tous deux élus à l'Académie française, en savaient long sur les rapports de la littérature et de la science, comme Christopher Lucken nous le rappelle opportunément. Quant à Paul Verhuyck, professeur émérite de l'université de Leyde, il a conclu notre colloque en nous offrant un exemple parfait d'auteur (car telle est la casquette qu'il revendique depuis qu'il est à la retraite) jouant au savant médiéviste – contrairement à Michel Zink qui reste un savant médiéviste écrivant par ailleurs des fictions médiévalisantes. Dans une contribution qui détonne agréablement d'avec les articles plus « savants » de notre recueil, Paul Verhuyck nous persuade aisément que le goût de l'énigme érudite mène en droite ligne au roman policier.

Si Michel Zink et Paul Verhuyck se situent chacun d'un côté bien distinct d'une ligne imaginaire menant du savant à l'auteur de fiction, les participants de notre colloque ont également spontanément choisi de respecter cette polarité. Ainsi, si nos moyens ne nous permettaient pas d'inviter Umberto Eco, celui-ci est néanmoins présent à travers la communication de Myriam White-Le Goff (également consacrée à Michel Zink et à Paul Zumthor) et celle de Sophie Schaller sur *Baudolino*. Dans le même ordre d'idée, certains participants ont également décidé de nous présenter de « purs » écrivains qui ont su se faire plus ou moins médiévistes, plus ou moins philologues : du cas canonique de Victor Hugo, traité avec humour et érudition par Caroline Cazanave à celui de Sollers, dont Mohan Halgrain nous fait découvrir la passion pour Dante, en passant par Aragon, qu'Élodie Burle relit en fonction de ses racines troubadouresques, par Mary Gentle dont Anne Besson nous offre une lecture stimulante du *Livre de Cendres*, par Florence Delay et Jacques Roubaud que Christophe Imperiali suit dans leur immense projet graalesque, on arrive au cas limite des écrivains qui possèdent une authentique formation de type philologique, comme Anna Ludwika Czerny, dont Anna Loba ressuscite l'étonnante réécriture de la geste de Guillaume.

À l'inverse, certaines communications se centrent sur ces universitaires qui, à l'image de Michel Zink, ont franchi ou ont été tentés de franchir la frontière qui les séparait de l'écriture fictionnelle. Ainsi Anne-Isabelle François évoque-t-elle la figure polyvalente de C. S. Lewis, surtout, il est vrai, à travers sa posture érudite, mais dont elle laisse transparaître l'imaginatif écrivain qu'il fut également. D'autres abordent des cas plus compliqués et délicats, où la tentation fictionnelle débouche presque sur une forme de mythification : Isabelle Durand-Le Guern parle ainsi, à propos d'Augustin Thierry, de « l'invention du Moyen Âge romantique », tandis qu'Anne Larue se lance dans une réhabilitation de la très décriée Margaret Murray.

Avec Melchisedech Thévenot, Régine Pernoud et Ferdinand Lot, nous abordons des érudits qui n'ont jamais ouvertement fait œuvre de fiction ; Anna Caiozzo, Jean-Louis Benoît et Agnès Graceffa nous persuadent cependant que l'élan qui anime leurs œuvres – explorateur chez Thévenot, spirituel chez Pernoud, plus patriotique chez Lot – est d'essence essentiellement empathique et littéraire. La part de l'imagination dans la critique d'un genre qui pousse presque naturellement ses exégètes dans la fiction en acte, à savoir le théâtre, n'a pas été négligé : Mario Longtin et Marie Bouhaïk nous montrent ainsi comment la critique de la farce débouche naturellement sur la réinvention scénique.

De la fidélité la plus revendiquée à l'infidélité la mieux assumée, de l'explicite visée édifiante (chez Lot, Thierry et même Aragon dont *La leçon de Ribérac* est censée fortifier l'âme de la France) à l'affirmation du seul plaisir littéraire (même si le cas d'un Sollers nous montre que le discours du plaisir peut en cacher un autre...), de la tentative de communion avec un Moyen Âge plus ou moins fantasmé à l'invocation d'une altérité fondamentale, les « savants » ici évoqués ne cessent de se mouvoir sur les lignes de façade d'une définition en fin de compte introuvable du rapport de l'homme d'aujourd'hui avec son passé. Songeons aux contradictions en fin de compte féconde (car elles ont redonné vie à une pratique oubliée du théâtre médiéval) de Gustave Cohen qui peut apparaître, avec ses Théophilienis, comme le type même du chercheur qui a sans cesse tenté de dépasser les limites de sa condition d'homme du xx^e siècle : sa mise au présent du modèle médiéval s'est construit à partir d'une altérité, qu'il a passionnément cherché à gommer dans le même mouvement. En fin de compte, qu'ils fassent œuvre ouvertement romanesque ou qu'ils nient la part de fictionnalité de leur travail, tous nos auteurs construisent vis-à-vis du Moyen Âge un discours qui démontre à quel point cette période reste la pierre angulaire d'une définition de notre modernité : elle reste en effet, plus que n'importe quelle autre, chargée d'ambiguïté, car elle représente à la fois nos origines et le repoussoir du monde actuel. Il reste d'elle un peu plus que des ruines, mais nous répugnons à nous reconnaître dans sa définition de l'homme ; elle signale à la fois la naissance de l'individu et de l'art modernes, mais sa franchise (d'autres diraient sa brutalité) s'oppose à notre idéal de civilité. Sa liberté formelle nous attire, mais, bien que nous soyons las de notre positivisme, nous hésitons à embrasser son irrationalité joyeuse. Et il en va au fond de même dans les comportements plus ludiques pour lesquels le Moyen Âge nous sert de prétexte : nous plongeons tête baissée dans les jeux de rôles les plus fantasmagoriques, mais la réalité de cette ère de précarités multiples nous fait toujours peur. Il n'en reste pas moins que peu d'entre nous résistent à la tentation de s'y projeter occasionnellement par jeu, par goût du défi ou, comme les auteurs ici évoqués,

par amour de la période qui tient, comme le remarquait Jacques Le Goff, une moyenne pour ainsi dire idéale entre la trop grande disette de renseignements qui caractérise l'histoire antique et la pléthore de documentation qui encombre la recherche historique pour les périodes plus récentes.

Car ce sont aussi des « savants » qui ont accepté de jouer ici ce jeu dangereux de l'exégèse des ambiguïtés de leurs pairs, en acceptant ultimement d'exposer les leurs. Le discours scientifique, érudit, est souvent jugé incapable de saisir la pleine réalité, celle du Moyen Âge comme de toute autre époque. Ne pouvant atteindre à la plénitude des choses, il provoque donc le désir de se voir complété par un autre type de discours, de nature esthétique. En conjoignant deux rationalités, scientifique et mythique, cette approche n'accéderait-elle pas au sens profond des textes que nous étudions et – qui sait ? – au sens même de nos vies, que nous construisons à partir d'eux ? C'est à ce vaste questionnement que le présent recueil tente d'apporter sinon une réponse, du moins quelques éléments de réflexion.